

La jeune fille s'aperçut alors de l'émotion qu'éprouvait sa mère.

“Qu'avez-vous donc, ma mère ? Vous paraissez tout ému !

— Que veux-tu ? mon enfant, eut à peine la force de répondre la mère ; ce tableau me paraît admirablement peint, et sans doute c'est l'œuvre de quelque grand artiste.

— Oui, ma mère, ce tableau est un vrai chef-d'œuvre ; mais le chiffre qui se trouve dans cette peinture, c'est le vôtre ; ce mouchoir, dont il vous reste de semblables, vous m'avez dit l'avoir perdu un soir en allant chercher de mes nouvelles. Comment se fait-il...

— Chut ! fit la mère en posant un doigt sur ses lèvres décolorées... Allons-nous-en, ma fille ; je me sens fatiguée ; et au regret que j'ai de ne pouvoir aller plus loin se joint celui de ne pouvoir acheter ce tableau pour être utile à l'artiste qui l'a exposé.”

La jeune fille, obéissante comme le sont toutes les jeunes filles pieuses et bien élevées reprit le bras de sa mère sans faire d'autres objections ; elles sortirent du Salon. Mais l'artiste avait tout vu, tout entendu ; il lui avait fallu en ce moment sa respectueuse admiration pour ne pas tomber aux pieds de la grande et noble infortune qui avait la généreuse pudeur de cacher un bienfait et une noble action avec la délicatesse qu'on ne rencontre que dans les âmes bien nées. Certain d'être sur la voie de celle qu'il cherchait depuis si longtemps, le peintre, dont le cœur s'épanouissait de bonheur, suivit les deux dames avec la plus grande précaution ; il les vit traverser le pont des Saints-Pères et entrer dans la rue du même nom. Arrivées à une maison de modeste apparence, elles entrèrent et disparurent.

Firmin fut bientôt chez le concierge, qui lui apprit que Mme de X... était depuis une année locataire dans cette maison, qu'elle habitait une petite pièce au cinquième avec sa fille, et que ces dames vivaient du travail de leurs mains.

“Mais, dit Firmin, comment se fait-il qu'elles soient réduites à cette extrémité ? Elles ont dû être riches.

— Il est vrai, dit le concierge, Mme de X... était mariée à un haut fonctionnaire sous Louis-Philippe ; mais il est mort peu après la révolution, et ces dames se trouvent réduites à cet état de gêne, parce que M. de X... n'a rien amassé, comptant sur des héritages qui ne sont pas encore venus.”

Le peintre se retira en remerciant le concierge et en bénissant l'heureuse idée qu'il avait eue.

Le lendemain, le tableau qui avait attiré tant de regards au Salon n'y était plus. L'artiste l'avait fait transporter chez lui, puis couvrir d'un grand voile ; il prit ensuite cinquante mille francs de ses économies en billets de

banque, dont il fit un paquet qu'il remit entre les mains d'un ami dévoué, auquel il donna ses instructions.

C'était jour de tristesse dans la pauvre mansarde ; le travail avait manqué, les provisions étaient épuisées, et pas d'autre secours à attendre que l'assistance du Tout-Puissant. Mais cette protection divine, qui ne manque pourtant jamais à l'appel de la vertu indigente, n'apparaissait point encore. Les deux nobles créatures étaient en prière, lorsqu'on frappa à la porte ; la jeune fille alla ouvrir et fut surprise de voir un monsieur respectable, suivi d'un commissionnaire.

“N'est-ce pas ici la demeure de Mme de X... ? demanda le visiteur.

— Oui, monsieur, c'est ici, dit la jeune fille tout interdite, et voici ma mère qui vous répondra si vous voulez bien entrer.

— Quel motif me procure l'honneur de votre visite ? dit Mme de X...

— Une chose fort simple, madame, mais très importante pour un de mes amis, dont je suis le mandataire.”

Et aussitôt, ouvrant un écrin, il mit sous les yeux de Mme de X... la bourse et le mouchoir si bien représentés sur le tableau et religieusement conservés par Firmin.

“Pourriez-vous me dire, madame, si ces objets ne vous ont point appartenu ?”

Madame de X... hésita un instant ; mais, comme tous les coeurs honnêtes, elle fut entraînée par la vérité.

“Oui, monsieur dit-elle, ces objets ont été à moi ; un soir, je donnai cette bourse à un pauvre enfant qui pleurait et je perdis le mouchoir.

— Il suffit, madame, dit l'ami du peintre ; je vous suis bien reconnaissant du noble empressement que vous mettez à satisfaire ma demande. Je suis chargé de remporter ces saintes reliques et de vous prier d'accepter en échange ce petit paquet et ce tableau. Pardonnez-moi si je ne reste pas plus longtemps, mais j'ai une anxiouse et bien légitime curiosité à satisfaire. Adieu, madame.”

Le petit paquet étant déposé entre les mains de Mme de X..., l'étranger partit avec le commissionnaire. La mère et l'enfant se regardaient, doutant qu'elles fussent bien éveillées. Enfin la jeune fille fit tomber le voile qui recouvrait le tableau. On peut juger de leur étonnement, lorsqu'elles reconurent l'œuvre qui les avait frappées au Salon.

Mme de X... brisa l'enveloppe du paquet qu'elle tenait dans ses mains tremblantes ; aussitôt cinquante billets de mille francs tombèrent sur ses genoux avec une lettre. Les deux femmes passaient de l'étonnement à la stupéfaction. Mme de X... reprit son calme et lut la lettre, qui était ainsi conçue :